

Zeitschrift: L'effort cinégraphique suisse = Schweizer Filmkurier
Herausgeber: L'effort cinégraphique suisse
Band: - (1931)
Heft: 7

Artikel: Publicité macabre : la fin tragique de Jeanette Mac-Donald
Autor: Sorgues, Jean
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-733016>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 01.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Publicité macabre

La fin tragique de Jeanette Mac-Donald

Issu du cerveau vraiment trop imaginatif d'un publiciste méconnu avide de sensations, le bruit s'est répandu avec une incroyable rapidité dans les mondes les plus divers de toute l'Europe. Même de braves gens n'ayant jamais mis les pieds au cinéma en profitent pour souligner une fois de plus le « foyer d'immoralité » que constituent les stars : « Pensez donc, ma chère, elle a troublé le beau ménage princier... » Et c'est ainsi qu'en Suisse, comme ailleurs, la vague d'insinuations s'est frayée bien facilement de très nombreux et complaisants chemins.

Nous ne voulions pas en parler, mais plus d'une cinquantaine de personnes nous ont dit gravement : « Alors quoi, vous ne savez donc pas ?... » D'autres ont même été plus loin : « Ah ! oui, vous aussi, vous avez reçu l'ordre de vous taire !... »

Comme nous n'avons reçu aucun ordre, nous parlons, persuadés d'avance que nous allons décevoir bien du monde. Pensez donc, le scandale était si bien présenté, avec ce sublime raffinement : depuis un mois, Jeanette Mac-Donald était, paraît-il, INVISIBLE, même en Amérique. Mais attendons...

Voici donc, tout d'abord, un des nombreux récits du drame ; pour éviter de citer un journal politique, nous avons choisi celui de « Voilà », hebdomadaire français tiré à plusieurs centaines de mille exemplaires et intitulé :

„La Parade d'Amour“

Voici trois jours, dans un salon célèbre, dont la maîtresse toujours souriante, toujours aux aguets, et doucement impérieuse, fait élire des académiciens et, parfois, nommer des ministres, se trouvait réunie la fleur de la société parisienne. De très jolies femmes écoutaient gravement — car le style de l'endroit est sérieux — des financiers avertis, des écrivains éloquents, deux généraux lettrés, des diplomates en activité ou en retraite, des parlementaires éminents.

Je me trouvais assis auprès d'une poétesse, membre d'importantes organisations internationales, et d'un ministre plénipotentiaire en congé. Ils s'entretenaient de l'homme qui, d'ailleurs, faisait le sujet de la conversation générale : de Charlie Chaplin. La poétesse avait déjeuné avec lui chez le directeur d'un grand journal du soir, le diplomate l'avait vu au quai d'Orsay.

Tous deux regrettaient qu'une rencontre aussi rare se fût produite dans une atmosphère qui annihilait complètement les moyens et la personnalité d'un génie. Et soudain la poétesse, regardant prudemment autour d'elle, baissa la voix et dit :

— Où j'aurais voulu le voir, c'est au cours de son entretien avec le roi Albert, lorsqu'ils parlèrent du meurtre de Jeanette Mac-Donald.

Malgré moi, je criai presque :

— Madame, Madame, qu'est-ce que vous dites ? Alors... c'est vrai ?

Devant le regard étonné des deux causeurs qui ne m'avaient

sans doute pas aperçu, je balbutiai des excuses éperdues. Mais la tête me tournait. J'avais lu comme tout le monde les informations voilées, les indiscretions confuses, les échos prudents publiés par la presse. Mais je n'y avais prêté aucune foi. Qu'une princesse de sang royal, mariée à un prince héritier eût, par jalousie, tiré, blessé, tué peut-être une vedette de cinéma, comment admettre cela ? C'était d'un romanesque, d'une invraisemblance, d'une absurdité éclatantes. Je m'étais dit qu'on ne peut cacher un événement pareil à notre époque et qu'il ne pouvait s'agir que d'une pure invention, ou alors d'une odieuse et inacceptable tentative de publicité.

Et voici que dans ce salon vénérable j'entendais bien plus que la confirmation hésitante de la nouvelle. Elle était tenue pour si vraie dans son fond que l'on s'occupait simplement de ses conséquences, d'en apprendre les détails les plus curieux et d'en tirer une moralité :

— Quel admirable temps que le nôtre, continuait en effet la poétesse, où l'on voit un mime, délégué par le trust cinématographique qui employait la victime, pour négocier avec un roi dont la fille n'a pu échapper à la contagion du crime passionnel.

Elle s'anima, accumula les arguments :

— Je suis sûre que Chaplin était mandaté par la Paramount et la Fox. J'ai des informations d'Amérique à ce sujet. Et puis le roi des Belges se désintéresse complètement du cinéma. Il n'est pas esclave de la mode. Il est simple. Il n'aime pas la publicité. Pour avoir reçu aussi longuement Chaplin en audience, il avait des choses graves, très graves, à lui dire et à écouter de lui. Vous êtes bien de mon avis, vous qui avez passé plusieurs années à Bruxelles et qui avez beaucoup fréquenté la Cour ?

Le diplomate avait froncé les sourcils en entendant que son interlocutrice avait haussé la voix sans le vouloir, jeta un regard rapide de mon côté, lissa ses épaisses moustaches à la gauloise :

— Je ne sais rien, répondit-il, absolument rien. Je reviens de ma propriété où je me suis reposé sans même lire les journaux.

Il hésita, mais emporté par son habitude de scruter les visages plutôt que les faits, poursuivit :

— Tout ce que je peux dire, pour l'avoir vu et entendu, c'est que la princesse Marie-José a un caractère d'une violence extrême. Elle est entière, emportée, despotique. Elle n'accepte pas la vie. Elle veut en diriger le cours. Tant pis pour les obstacles.

Le vieil homme sagace réfléchit et dit encore :

— Je vous assure que je ne sais rien. Pourtant je puis assurer avec une presque certitude que la princesse royale de Belgique était, bien avant son mariage, amoureuse, et de tout son être impétueux, du beau prince Umberto, héritier du trône d'Italie. Lui ne semblait pas pressé de couronner cette flamme. S'il le fit, ce fut assurément, moins par passion partagée que par nécessité politique extérieure et surtout intérieure. Mussolini, m'a-t-on affirmé, voulait le mariage.

— Je sais, je sais, interrompit impatiemment la poétesse. J'ai connu Marie-José toute petite. Elle battait déjà ses servantes. Toute l'affaire est claire, indiscutable dans son début. S'il fallait encore démontrer ce secret de Polichinelle, le seul fait que la princesse se soit réfugiée depuis des semaines auprès de sa mère, alors qu'avant elle ne quittait pas son mari, serait suffisant. Maintenant, ce qui est passionnant, énervant, angoissant, c'est le mystère qui enveloppe la victime. Transportée à Turin avec quatre balles dans le corps, enfermée dans une clinique, opérée, vit-elle encore ? Guérie, l'a-t-on fait disparaître ? Morte, repose-t-elle dans une tombe sans

nom ? Ah ! c'est une belle chose, je vous assure, qu'au siècle de la T. S. F. on puisse agir et dissimuler comme au temps des Plombs de Venise ou des lettres de cachet.

Les deux interlocuteurs s'éloignèrent en discutant avec animation.

Plein de stupeur, je me cognai presque à un groupe compact de jeunes femmes auxquelles un directeur de banque disait :

— J'ai reçu de la succursale de Milan, par un porteur sûr, une lettre décisive. Janette Mac-Donald a été blessée à l'œil, défigurée et, de désespoir, s'est suicidée. Ce n'est pas pour rien que Charlie Chaplin s'est rendu en Italie, alors que sa visite dans ce pays n'était pas prévue dans son programme.

— Visite qui fait pendant à l'audience du roi des Belges, s'écria toute rose d'animation la charmante femme d'un député. Moi, si j'étais jurée, je voterais l'acquiescement pour la princesse. Umberto est si beau.

— Ah non, permettez, dit une dame plus âgée, les têtes couronnées n'ont pas le droit, encore moins que les simples mortels, de se laisser aller aux passions.

Un grand débat s'engagea sur ce thème. Je ne l'écoutai point. J'étais abasourdi. Je ne pouvais croire encore. Je voulais entendre parler du prétendu crime lui-même et non par bribes, mais dans sa genèse, dans son ampleur. Je pensai à l'un de mes amis les mieux renseignés du monde et que je n'avais pas vu depuis longtemps, le correspondant d'un grand journal d'Europe centrale. Je savais qu'il était toujours chez lui le soir, en train de travailler. Je me rendis aussitôt auprès de lui. Dès ma première question, il répondit :

— Je ne sais rien.

— Vous, allons-donc, le roi des Informateurs !

Son amour-propre professionnel se regimba. Je lui promis de faire état de ses confidences, sans le nommer, sans indiquer même sa nationalité.

— C'est que l'affaire serait grave pour moi si l'on apprenait que j'ai commis une indiscretion. Toutes les chancelleries d'Europe sont alertées. Consigne de silence et d'ignorance. Tous les grands journaux ont promis de se taire. Quand il le faut, les gouvernements savent tenir leur presse. Malheur à celui de nous qui enfreindrait l'ordre. Démenti, renvoi... sans compter l'imprévu. Et bref, voici ce que j'ai appris :

— Il y a trois mois environ, toute la presse belge fut émue par un soi-disant accident d'automobile. On disait que près de Verviers, le prince Umberto et une femme dont on taisait le nom avaient capoté sur la route. Le prince n'avait rien, mais la femme inconnue avait été grièvement blessée... Et, fait baroque, incompréhensible, on ajoutait que la blessée avait été transportée de Verviers à Turin.

« Naturellement l'invraisemblance de ce dernier détail fit rêver chercher. Bien vite la nouvelle circula, mais changée en ce point que l'accident avait eu lieu aux environs de Turin. Ainsi s'expliquait le transfert de la victime dans une clinique de cette ville. On publia l'information. Deux démentis la suivirent. L'un, très sec, très bref, sans détail aucun, venait de la Cour de Belgique. L'autre émanait de la Cour d'Italie. Il était aussi catégorique, mais il ajoutait que les familles princières avaient droit, ainsi que toutes les autres familles, à être mises à l'abri de la calomnie.

« Calomnie ? Où la voyait-on dans l'annonce d'un accident d'allure banale ? La curiosité en fut fouettée. Et bientôt d'étranges rumeurs de plus en plus précises glissèrent de bouche en bouche, d'oreille en oreille. Le prince Umberto dont le mariage avec Marie-José de Belgique avait été célébré avec tant de faste et d'éclat, n'aimait pas sa femme qui, elle, l'adorait passionnément, jalousement. Elle le soupçonna d'avoir pour maîtresse la star américaine, Janette Mac-Donald, qui venait d'achever en Amérique, pour la Fox, un film intitulé : « Ne pariez pas sur les femmes ». Elle se renseigna, vit ses craintes confirmées. Et un jour, à Clavières, station piémontaise, elle surprit son mari et la vedette. Quelles paroles furent échangées entre eux ? Qui le dira ? En voici l'épilogue en tout cas : quatre coups de revolver, tirés par la princesse, abattirent la star. Gravement touchée, elle fut transportée aussitôt dans une clinique de Turin.

» A partir de là, plus rien ne filtre. Les échos du drame

sont comme murés derrière la façade blanche, entre les couloirs silencieux où glissent les infirmières. Une opération a été tentée sûrement ! A-t-elle réussi ? Une convalescente attend-elle les consolations de son amant princier ? Ou bien celui-ci pleure-t-il un visage blond, un corps charmant, tandis que réfugiée auprès de sa mère, cloîtrée, rigide, l'épouse de sang royal médite sa rancune et sa douleur ? »

Le journaliste s'arrêta, me regarda longuement dans les yeux et reprit :

— Mais voilà une autre face de l'affaire. Les démentis officiels, ce n'y crois guère. Seulement, j'ai câblé à Hollywood. Et l'on m'a répondu que Janette Mac-Donald n'en avait pas bougé et tournait de nouveaux rôles. Seulement mon câble a pu être brûlé par d'autres câbles et de plus de poids. La consigne a pu être donnée là-bas comme ici.

» Et voilà encore une nouvelle face de l'histoire : dans tous les cinémas d'Italie, avec insistance, ampleur, entente curieuse, on fait passer les films où joue Janette Mac-Donald. Pourquoi ce mot d'ordre ?

» Et puis il y a autre chose encore, Janette a une sœur, actrice comme elle, jolie autant qu'elle, Blossom Mac-Donald... Enfin, il y a bien d'autres jeunes et ravissantes femmes de par le monde qui s'appellent Mac-Donald et qui, sans être étoiles, ni vedettes, n'en ont pas moins droit à l'amour et à la mort pour leur amour.

» Voilà, mon jeune confrère, ce que je peux vous dire pour votre information personnelle, bien entendu.

— Et votre opinion ?

— Il y a quelque chose, c'est sûr. Il y a un drame de princes et une victime inconnue dont le sort demeure mystérieux.

Il était près de minuit quand je quittai le vieux journaliste. Je marchai au hasard, heureux que l'air frais m'aidât à remettre quelque ordre dans mes pensées. Maintenant le fil du drame — si le drame avait eu lieu — se déroulait nettement pour moi : un mariage diplomatique, cachant une mésentente, une fêlure tragique. Un tempérament effréné, jaloux, indomptable, torturé par l'indifférence aimable d'un prince au beau visage. Une rivale surprise... Le geste irrésistible, fatal de la femme amoureuse et déçue... Puis le secret... secret d'alcôve, secret d'Etat. Et pour tout achever, le tendre masque génial de Chaplin interposé comme négociateur du Film américain, meurtri dans l'une de ses vedettes, auprès des Cours de Belgique et d'Italie.

Je me trouvai soudain sous le porche illuminé d'un bar de nuit, aux environs de la Madeleine. Je poussai la porte dans le désir de m'évader de ce mystère fascinant. D'abord, je crus échapper à moi-même. L'atmosphère était claire, nette, gaie. Des affiches vives historaient les glaces. Le nickel des shakers, le brillant des bouteilles soigneusement rangées. Les voix d'hommes insouciantes, de femmes frivoles, les seaux à champagne, tout m'aidait à me distraire. Pourtant, dès que ma consommation fut servie, je commençai à répéter machinalement en moi-même :

— Janette Mac-Donald est-elle morte ? Est-elle défigurée ? Est-elle convalescente ?

— Et moi je te dis que c'est du vitriol qu'a jeté la princesse !

Cette phrase, prononcée violemment au milieu des propos rituels des joueurs d'écarté, de belote et de poker d'ice, me fit tressaillir. Je levai la tête.

C'était la patronne du bar qui avait parlé, une grasse femme, au sourire avenant, aux yeux encore pleins de charme. Elle s'adressait à un habitué de l'établissement, entre deux âges et qui tenait du boursier et du bookmaker à la fois.

— Ne t'obstine pas, Paulot, ou je te parie dix bouteilles, continua Madame Maud. Je suis sûre que la girl à Umberto a reçu de la Marie-José un plein bol et qu'elle s'est suicidée de se voir abimée pour la vie.

— Du vitriol, répliqua l'homme, en haussant avec dédain ses lourdes épaules. Tu es tout à fait folle, ma pauvre Maud. Tu vois une princesse se promenant avec un bol ! Ça ne se fait même plus chez les midinettes. Et où l'aurait-elle pris son vitriol ? Chez l'épicier, le pharmacien du coin ?

Quelques rires approbateurs mais discrets, car on craignait visiblement l'abatage de la patronne, coururent dans l'assis-

tance. Mais avant que Madame Maud ait eut le temps de répliquer, un joueur de poker d'ice, arrêtant l'élan de ses dés prêts à sortir du cornet, déclare péremptoirement :

— Je vais vous le dire, moi, comment l'affaire s'est passée. Et d'abord, ce n'est pas à Clavières, ni à Turin, mais en France, sur la route qui va de Menton à Nice. Le prince y roulait incognito avec sa maîtresse. Pour déjeuner, il se sont arrêtés dans un petit caboulot de la route. La princesse était prévenue, elle les attendait là. Devant la porte elle a tiré les quatre balles. La petite est tombée. On l'a remise dans la voiture et on l'a conduite à toute vitesse dans le premier hôtel confortable, mais discret, de Nice.

Il y eut un silence, puis des exclamations s'élevèrent :

— Ce n'est pas possible. Moi, je sais...

— Et à moi, on m'a dit...

— D'où tenez-vous le renseignement ? Enfin, parlez...

— On n'y comprend pas déjà grand-chose...

Ayant suffisamment joui de son effet de surprise, le narrateur affirma :

— Je rentre de Nice ce matin. J'y ai vu un ami qui était là, vous m'entendez bien, qui était là lorsque de la voiture on descendit le corps de la victime. Et il a reconnu sans doute possible le prince Umberto et sa femme dans ceux qui accompagnaient le corps étendu, sanglant...

La sensation fut d'importance. Un petit jeune homme qui avait eu jusque-là sa tête enfoncée dans le creux de l'épaule d'une très belle fille, la redressa soudain et parla avec volubilité.

— C'est Charlot qui a tout arrangé. Je suis de la partie, du cinéma quoi. Le patron hier nous l'a bien dit. Et même que c'est Charlot, qui est pacifiste, vous avez vu comme Briand l'a reconnu, pas vrai, oui même que c'est Charlot qui a obtenu que l'Italie cède pour l'accord naval, sans quoi « je raconte tout » qu'il a dit...

— Mais non, chéri, intervint sa compagne. Tu confonds. Je sais par mon ami qui est dans les grosses affaires de construction de bateaux, que c'est le ministre anglais, Henderson, qui a dit « Je raconte tout » et qui a fait mettre les pouces à Mussolini. On arrive toujours par les femmes, mon petit, quand on sait s'en servir.

* * *

Je dormis mal cette nuit-là.

Avant de me décider à rentrer j'avais erré de café en café, de bar en bar. Et sans doute parce que j'étais obsédé par le drame princier, que j'avais mon attention braquée sur ce sujet, j'en entendis parler dans chacun des établissements où je traînai. Barman, noctambules, élégantes femmes du monde ou de la rue, hommes douteux, chauffeurs, enfin tous avaient leur mot à dire, leur version à donner... Mon sommeil fut hanté d'images fastueuses et sanglantes.

Mais vint le matin. Je me sentis calme, rasséréné par le soleil du printemps. Sans doute avais-je eu les nerfs trop tendus la veille, par ces histoires absurdes. Personne, au fond, n'y attachait d'importance. Je respirai.

Je me rendis chez mon coiffeur pour me faire couper les cheveux et soigner les mains. La manucure, au visage agréable et aux yeux rêveurs, m'entretint, comme à l'ordinaire, du beau temps et de la pluie. Soudain, comme le garçon s'éloignait pour quelques instants à la recherche d'un ustensile, elle approcha de moi ses cheveux bruns et murmura :

— Dites, Monsieur, vous qui êtes dans les journaux, vous ne pourriez pas me dire où je pourrais trouver une belle photo en couleurs de Jeanette Mac-Donald ?

Je me rejetai en arrière, autant que le permettait le haut fauteuil et demandai :

— Mais pourquoi la voulez-vous, ma petite ? Vous m'avez dit que vous aimiez mieux le théâtre que le cinéma.

Elle mit un doigt sur ses lèvres.

— Je sais, je sais tout, dit-elle... Et je l'aime, cette femme... J'aurais voulu être à sa place. Ce doit être si bon de mourir pour un beau prince et tuée par une princesse.

* * *

Ainsi, du salon littéraire et politique au salon de coiffure, en passant par les habitués des bars, les journalistes, les colonnes de la Bourse, les ambassades, le peuple de la rue, tout

le monde parle de la jalousie meurtrière d'une fille de roi, épouse d'un fils de roi et qui doivent être un jour souverains d'un jeune et fervent royaume.

Les uns situent le drame à Clavières, d'autres à Turin, d'autres à Nice. Les uns donnent pour arme le revolver, d'autres le vitriol. On y mêle des absurdités, on brode des légendes. On hésite sur le sort de la victime, même sur son identité.

Mais le fait essentiel, inéluctable subsiste : on croit au drame princier. On en est persuadé.

Nous avons voulu porter au grand jour ce qui se chuchote tout bas, ce qui, par affirmations obscures et démenties, mal coordonnées, perce déjà dans la presse.

Nous ne prenons aucun parti. Le secret est encore trop bien gardé pour que nous puissions apporter une preuve décisive, documentaire. Nous essaierons de le faire. Et peut-être faudra-t-il moins de temps, cette fois, que pour la tragédie de Mayerling ?

Jean SORGUES.

* * *

Puis, relatif au même roman-feuilleton vécu, tandis que de nombreux cinémas passent avec un succès fou un film de la « victime », nous avons pu lire la semaine dernière dans tous les quotidiens les lignes suivantes :

Un procès révélateur

A la fin de mai sera appelé, devant le Tribunal de Bruges, le procès intenté par un financier italien, M. Beltrami, à un garagiste et au gérant d'un hôtel de Paris-Plage. M. Beltrami avait eu le, 21 avril 1930, un terrible accident d'automobile. Son amie, Mlle Lodigliani, modiste, à Milan, et lui-même furent grièvement blessés. Afin de ne pas se compromettre, il avait gardé sur son identité un mutisme complet et avait recommandé la plus grande discrétion au médecin de la clinique de Bruges où il fut hospitalisé. De plus, il reçut toujours en grand mystère la visite d'amis de l'ambassade d'Italie qui favorisèrent son rapatriement un peu avant sa guérison. Malheureusement, cet excès de précaution donna naissance à de fâcheuses légendes. On prétendit que le mystérieux blessé n'était autre que le prince héritier d'Italie et sa compagne, l'actrice de cinéma Jeannette Desgouttes. Ce bruit dénué de fondement va recevoir un formidable démenti au cours du procès engagé par le financier italien contre les personnes qui lui procurèrent la voiture de l'accident.

Enfin, le « Bulletin d'informations de la Fox-Film » du 7 avril publie les lignes suivantes :

Jeanette Mac-Donald

On nous informe d'Hollywood que Jeanette Mac-Donald, après avoir passé quelques semaines de vacances à New-York, est de retour aux studios « Fox Film », depuis le 15 mars, où elle tourne « Good Gracious Annabelle ». Elle a terminé tout dernièrement une production Fox « Don't bet on Women » avec Victor Mac-Laglen.

Cependant, pour corser le « terrible drame », Jeanette reste encore pour le moment invisible. Gageons que le prochain film de cette héroïne ressuscitée va faire fureur.

Mais, tout de même, la publicité semble avoir dépassé les bornes...

* * *

Au moment où ces lignes paraîtront, on trouvera — enfin — un démenti dans presque tous les grands journaux européens. La publicité est à son apothéose. Et il se trouvera encore quantité de braves gens pour croire fermement que la belle vedette américaine a été remplacée par un sosie... Espérons que, pour terminer dignement cette aventure, Fox-Film organisera sans tarder un voyage en Europe de la toute charmante « victime ». Elle nous doit bien une visite.